

J U L I A S Ä N T I S

LE
RELAKH
LES INFILTRÉS

Julia Sántis

Le Relakh 2

Les infiltrés

© Julia Sântis, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2583-6



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Paul, qui aimait les histoires qui se terminent bien.

Partie 1

Guet-apens

1

Une abomination, un psychopathe, la réplique d'un certain Adolf... Voilà ce qu'on dirait de moi si on savait ce que je suis. J'ai quatorze ans. Mes papiers en indiquent seize. À dire vrai, j'ai plutôt l'air d'en avoir dix-huit. Malgré mon jeune âge, j'ai déjà porté plusieurs noms ; le plus mémorable restera sans doute celui de Jonathan Reid, fils adoptif d'un scientifique travaillant dans les laboratoires d'une usine de circuits imprimés de Seattle, la New Age Circuits Corporation. Ma première affectation ! Elle dura deux ans. Mon destin en tant que Jonathan se conclut par l'élimination de mon père adoptif. Je l'ai assassiné, sans question ni hésitation, car tel était l'ordre. Et je fais toujours mon travail à la perfection.

Aujourd'hui, je suis Jeremy Keller, un lycéen new-yorkais. Mais mon vrai nom est John 9877-I. Si les gens savaient qui je suis vraiment, leur esprit limité les empêcherait de comprendre. Sans doute me décriraient-ils comme un désaxé... N'empêche. Je fais partie de l'élite qui demain choisira ceux qui méritent la vie et ceux qui n'en sont pas dignes. Je sers en ces lieux Son Excellence Shelrack Braklars, chef suprême des Radicaux.

Je m'ennuie à mourir ; mon affectation actuelle est indigne de mes capacités. Je serais tellement plus utile ailleurs... Mettre à l'épreuve la patience est une chose. Tout de même, avec les récents événements... Sous-exploiter une ressource de mon envergure... L'attente me rend dingue. Alors, dans mes temps libres, je déambule dans les couloirs des salles de cours, les locaux des équipes de sport et les clubs de loisir à la recherche de mes semblables. Je les libère de ce monde de préhommes qui leur fut imposé afin qu'ils atteignent leur vrai statut. Bientôt, ensemble, nous marcherons pour que l'avenir soit un monde meilleur.

Un jour, madame Reid, ma première mère adoptive, me demanda ce qui me faisait peur. Après l'avoir fait languir, je lui répondis finalement que les inférieurs m'effrayaient, comme ça, pour voir l'effet que ça lui ferait, pour

constater à quel point elle était limitée. L'expression de son visage restera à jamais gravée dans ma mémoire. Comme j'aurais aimé prendre une photo d'elle pour immortaliser ce moment. Le cliché parfait de la couverture d'un futur magazine d'anthropologie relatant l'histoire de l'humanité pré-éradication. Parce qu'une image vaut mille mots, on aurait pu alors lire dans les traits de cette femme toute la sottise des humains. Comme je dois garder pour moi les plaisirs que mon statut me procure, ce jour-là, j'ai fantasmé que je lui révélais tout ce que je savais sur les hommes, m'imaginant dans les moindres détails ce qu'auraient été ses réactions. Il est fascinant de voir ces gens qui se croient si intelligents s'offusquer, se vexer et se révolter devant des idées qui dépassent leur compréhension. À elles seules, leurs réactions témoignent de leur bassesse. Et le pire, c'est qu'ils ne s'en rendent même pas compte. Une erreur s'est produite dans leur schème d'évolution. L'intelligence des humains est assez développée pour leur permettre de créer et d'accéder à la science, mais elle ne s'est pas développée de manière suffisante pour légitimer l'appellation d'espèce pleinement évoluée. Il demeure chez eux, et il en sera ainsi pour encore plusieurs centaines d'années, des zones grises. Des manquements qui les empêchent de comprendre adéquatement les conséquences de leurs actes. Les hommes sont incapables de voir dans leurs gestes quotidiens, pourtant si banals, leurs impacts néfastes et dévastateurs. Et là, je ne parle pas des impacts sur la société avec un grand « S », ou sur les générations futures, mais sur eux-mêmes.

Jeremy fut extirpé de son journal intime mental par la sonnerie de son portable. Une nouvelle perte de contrôle d'un de ses semblables. À nouveau dans une école.

— Je m'y rends tout de suite, dit-il en empoignant son blouson de cuir.

John 17 170-I, un adolescent de 15 ans en poste dans une famille new-yorkaise aisée depuis six ans venait de commettre l'irréparable : il s'était laissé aller à dire ce qu'il devait garder pour lui. Il avait injurié professeurs et étudiants, les traitant d'inférieurs, de nuisances et de préhommes. Au nom de l'éradication de la vermine, il avait sorti une arme et avait tiré. Bref, le même délire que bien d'autres qui, avant lui, avaient commis ces gestes

prématurés. Seulement cette fois, il était un interne ; un sujet qui était né et qui avait grandi dans un centre de formation. Jamais auparavant le syndrome des pertes de contrôle ne s'était produit chez un sujet interne.

Debout derrière une rangée de postes de travail, le chef de mission des Radicaux observait d'un œil attentif les analystes.

— Monsieur, fit l'un d'eux. Ils vont tenter une manœuvre pour l'appréhender. La communication est mauvaise, mais... attendez, je crois que... oui. Ils sont sur le point de l'appréhender.

Un mouvement d'agitation s'empara de la salle.

— Ils sont trop loin, dit le chef de mission en regardant l'écran. Ils n'arriveront jamais à temps pour passer le barrage policier et s'introduire dans l'immeuble. Même avec une formation en triade, ils ne pourront pas le forcer à retourner son arme contre lui-même.

— J'ai trois points de visée qui devraient couvrir tous les angles, dit un autre analyste, en montrant sur l'écran les points en question.

Le chef de mission s'approcha pour mieux voir.

— On pourrait forcer un policier à l'abattre, dit un autre analyste.

— Non, c'est trop risqué. Des agents du Relakh doivent déjà être sur les lieux. S'ils n'y sont pas encore, cela ne devrait pas tarder. Mieux vaut garder nos distances. Redéployez les agents. Ils vont devoir l'abattre.

Arrivé à l'endroit désigné, Jeremy engouffra la motocyclette dans la ruelle, ne prenant pas le temps de la garer, sautant presque pendant qu'elle était encore en marche. Une fraction de seconde plus tard, la lance de son pistolet à ancrage visait le haut de l'immeuble. Le temps d'un battement de cils, et il était sur le rebord de la toiture, huit étages plus haut.

— Attention à l'hélico de la CNN, dit une voix dans son oreillette. Il fait du surplace au-dessus du collège. Tu es en plein dans son angle de vision.

— Je m'en charge, dit l'autre agent qui venait d'arriver sur les lieux et qui se tenait dans la foule devant le lycée.

L'instant d'après, le pilote de l'hélicoptère changeait de cap, obéissant malgré lui à la force soudaine qui s'était emparée de son esprit.

Jeremy s'avança prudemment sur le toit tout en sortant de son sac à dos les pièces détachées d'un X-45. Parvenu à l'emplacement désigné, il avait déjà assemblé l'arme et sortait son support de tir.

Quelques minutes s'écoulèrent sans que rien ne se passe. Puis, soudain, la foule, massée devant l'école, commença à s'agiter. Les policiers étaient sur le point de sortir.

Allongé, l'œil dans le viseur de son fusil, Jeremy attendait, l'esprit connecté à celui de son collègue positionné devant la porte de l'école ; il voyait à travers ses yeux tout ce qui se passait. Un premier groupe de policiers s'amena, mais l'adolescent n'était pas avec eux. Il se trouvait avec le groupe suivant.

Au moment où John 17 170-I émergea entouré de quatre policiers, à l'instant même où il allait franchir le seuil de la porte, il s'écroula abattu d'une balle dans la tête. Sur les marches de l'école, la confusion était totale. Personne ne comprenait ce qui se passait. Avant qu'on ne réalise ce qui venait d'arriver, Jeremy était redescendu du toit et avait enclenché la fonction d'autodestruction de son X-45. Il ne restait déjà plus aucune trace de l'arme.

Elsirée Valkis n'avait jamais mis les pieds sur Terre en dépit du fait que son défunt mari, Ulrich Valkis, lui avait à maintes reprises demandé de l'y accompagner pour les vacances. Elle avait toujours refusé catégoriquement. Il n'avait jamais compris son entêtement. Pourtant, s'il s'était donné la peine de l'analyser, il aurait vite réalisé que sa délicieuse et charmante épouse cachait un sombre secret. Mais qui aurait pu avoir l'idée de soupçonner, ne serait-ce qu'un instant, cette déesse si attentionnée, si aimante et si dévouée ? Pendant plus de 35 ans, elle avait joué son rôle à la perfection. Jamais personne ne s'était douté de son allégeance aux Radicaux. Elle avait suivi à la lettre tous les ordres, reçus directement de Son Excellence Shelrack Braklars.

La salle où se trouvait Elsirée était petite et de forme rectangulaire. D'un blanc immaculé, elle était baignée par une lumière qui semblait venir de partout et nulle part à la fois. Pour tout mobilier il s'y trouvait une causeuse de cuir noir adossée au mur latéral. Lui faisait face un petit autel de silice blanche, où trônait une urne opalescente sur laquelle était déposée en équilibre une dague ancienne.

Grande et mince, Elsirée choisissait toujours avec soin ses vêtements. Elle portait ce jour-là une longue robe noire cintrée à col officier. Sobriété étant le mot d'ordre, aucun artifice qui puisse détourner l'attention de sa beauté n'était toléré. Bien qu'elle fût âgée de 55 ans, Elsirée Valkis était encore d'une beauté renversante. À côté d'elle, sa fille Lena, pourtant très belle, devenait une ombre. La mère et la fille se ressemblaient malgré tout énormément. Toutes deux possédaient la même longue chevelure noire, les mêmes yeux d'un bleu perçant et le même teint de porcelaine. Mais il y avait dans les traits de la mère une douceur indescriptible qui manquait à la fille.

Elsirée se tenait debout devant l'autel, les mains croisées derrière le dos, et observait d'un air insondable tantôt l'urne, tantôt la dague. La dernière fois qu'elle avait reçu un message à micro-injection de la part de Shelrack